

La Femme du XVIIIe Siècle

Il existait au XVIIIe siècle, entre les femmes et les gens d'esprit, une alliance très heureuse et d'ailleurs toute naturelle qui donnait aux salons un charme particulier, dont ceux d'aujourd'hui ont appris un peu trop s'empresser à se passer.

Dans ces salons, la femme regnait, par droit de conquête et par droit de naissance, et il faut reconnaître que jamais royauté n'a été aussi absolue et aussi douce.

La femme avait, à cette époque, on s'en doute bien, quelques défauts, mais elle savait les rendre, comme aujourd'hui, fort agréables, beaucoup plus même que ses qualités. On ne l'avait pas trop émancipée pour son bonheur et pour le nôtre. La politique et la philosophie—deux sciences auxquelles personne n'a jamais rien compris—la laissaient fort indifférente. Elle s'en amusait, sans les prendre au sérieux, et je crois qu'au fond, sans l'avouer toujours, elle s'intéressait à la couleur d'un ruban beaucoup plus qu'à la chute d'un ministre ou à l'éclosion d'un académicien. Fût-il signé d'un nom célèbre, un livre ennuyeux ne lui semblait jamais amusant. Elle préférerait hardiment ce qui lui plaisait et l'avouait sans détour. S'il lui arrivait quelquefois d'écrire, par désœuvrement ou par vanité, elle aimait mieux se passer d'orthographe que d'esprit. C'était un usage du temps.

Et ici une question se pose dont la gravité n'échappera pas aux lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE. Les jolies femmes d'autrefois l'étaient-elles autant que celles d'aujourd'hui, en admettant, bien entendu, que la chose soit possible? Je crois qu'elles l'étaient moins et le paraissaient davantage. Beaucoup d'entre elles—une sur quatre, pour être précis,—étaient marquées de la petite vérole; mais la poudre dissimulait cette imperfection. Elles avaient toutes, comme aujourd'hui, d'ailleurs, le plus vif désir

de n'être pas laides—parce qu'une femme laide, dit un auteur du temps, est un être qui n'a point de rang dans la nature ni de place dans le monde. Cette théorie est assez discutable, mais, pour plus de précaution, et afin de ne rien leur enlever de la confiance dont elles ont besoin, la Providence a voulu que toutes les femmes se croient belles.

Elles savaient user, au XVIIIe siècle, avec un art exquis, non seulement de la poudre qui adoucit les traits, mais aussi du noir pour les yeux, du rouge pour les joues et les lèvres. Elles arrivaient ainsi à avoir l'éclat de ces admirables poupées que des ouvriers habiles colorient avec tant de goût. On demandait à un Anglais de passage à Paris ce qu'il pensait d'une femme citée pour sa beauté: "Je ne me connais pas en peinture, répondit-il."

La toilette était un hymne à l'amour et on en pourra juger par celle que portait la Duthée, en 1786, à un bal de l'Opéra.

L'aimable actrice, qui était d'ailleurs d'une sottise extrême, avait arboré une robe *soupirs étouffés*, ornée de *regrets superflus*; au milieu un point de *candeur parfaite*, garnie de *plaintes indiscretes*; des rubans en *attention marquée*. Les souliers *cheveux de la reine*, brodés en diamants en *coups perfides* et les *venez-y voir* en émeraude. Elle était frisée en *sentiments soutenus*, avec un bonnet de *conquête assurée* garni de *plumes volages* et de rubans *d'oeil abattu*. Un chat sur le col de couleur de *goux nouvellement arrivé* et sur les épaules une *médicis montée en bien-séance* et un manchon *d'agitation sentimentale*.

Ce manchon d'agitation sentimentale en dit plus sur les excentriques du XVIIIe siècle que toutes les études

Saint-Paul assure que Dieu punira en les rendant chauves (Je crois qu'il

était chauve lui-même) les femmes qui portent de faux cheveux; mais il n'avait pas prévu les coiffures *emblématiques* du XVIIIe siècle. La mode exigeait qu'on dégarnit deux ou trois têtes pour en orner une seule, pour y élever des monuments, y dessiner des paysages, y planter des jardins fruitiers. "Je vous ai déjà marqué à la date du 4 novembre 1775, écrivait un nouvelliste, que nos femmes ornaient leurs coiffures de l'imitation de toutes sortes de plantes, et qu'en étudiant un peu les bonnets qui se sont faits depuis un an, on pourrait devenir botaniste passable.

Ce fut un événement bien parisien lorsque la duchesse de Lauzun se présenta chez Mme du Deffant avec cette coiffure incomparable dont voici la description. Abritée par une pyramide de cheveux, une petite nacre formée par une glace. Sur le bord, quelques canards (veuillez croire que cette histoire n'en est pas ri) avec un chasseur à l'affût. Sur le sommet un moulin avec sa meunière et, un peu plus bas, le meunier sur son âne. O jour ineffable! Ce jour d'ivresse et de triomphe que celui où une femme sensible, désireuse de ne pas passer inaperçue, pouvait paraître dans un salon avec un décor d'opéra comique sur la tête! Et remarquez bien qu'un chef-d'œuvre de ce genre ne coûtait guère que cinq ou six cents francs.

Pour donner un libre passage à ces monuments ambulants, il avait fallu bien souvent hausser les portes des salons. Dans les voitures, les femmes étaient obligées de s'agenouiller ou de mettre la tête à la portière. Les panaches, qui étaient à la mode sous le règne de Louis XVI, s'élevaient à une hauteur prodigieuse et bravaient les railleries du public.

Mais la plus grande qualité de ces femmes d'autrefois c'était d'avoir le culte de l'esprit, et l'esprit le leur